

— Paraître devant elle, moi, moi qu'on croit si coupable ! y songez-vous, André ! Je n'oserai jamais !

— Ma mère est une sainte. L'angelique charité et le pardon divin sont les fleurs de son âme. Elle sait tout ! Notre imprudence et notre malheur, rien n'est échappé pour elle. Elle vous connaît déjà. Elle vous plaint. Elle vous aime. Sans la fatalité qui nous perd, elle nous aurait sauvés. Le million qu'il fallait pour le rachat des lettres, elle me l'a donné ! L'homme, l'infâme, n'est pas venu ! Ne craignez, mon enfant chérie ! Non, vous n'êtes pas seule en ce monde. Il y a maintenant deux cœurs qui sont à vous, mon cœur et le cœur de ma mère. Ne tremblez plus, ne pleurez plus. Venez.

Henriette d'Auberive attendait.

Elle attendait agitée, fiévreuse, ne s'expliquant point la longue absence de son fils, et commençant à s'en alarmer.

Depuis longtemps déjà, pensait-elle, tout devait être fini.

Comment André ne s'empressait-il point d'apporter la bonne nouvelle du salut ?

Que signifiait ce retard ? Annonçait-il une complication imprévue ? présageait-il un malheur ?

Agenouillée devant un grand christ d'ivoire, mademoiselle d'Auberive élevait son âme et demandait au Dieu de miséricorde d'avoir pitié du fils qu'elle adorait et de cette autre enfant qui souffrait maintenant comme elle avait souffert jadis.

La porte s'ouvrit tout à coup.

Henriette, se levant, se retourna brusquement.

André franchit le seuil.

Il n'était pas seul.

Une femme voilée, et qui tremblait un peu, cherchait à se cacher dans son ombre.

Mademoiselle d'Auberive comprit, ou plutôt devina. Ainsi donc, elle n'avait enrayé la marche implacable du destin ! Ainsi, la catastrophe venait de s'accomplir !

— André s'écria-t-elle avec angoisse, André, tout est perdu, n'est-ce pas ?

— Non, tout n'est pas perdu, répliqua San-Rémo, non, tout n'est pas perdu, ma mère, puisque vous ne nous abandonnez point, et que vous ouvrirez vos bras à l'enfant dont le crime est de m'avoir aimé !

Et prenant Germaine par la main, malgré sa faible résistance, il la conduisit à Henriette.

Mademoiselle d'Auberive souleva lentement le voile de dentelle qui cachait le visage de la vicomtesse.

Pendant une seconde contempla, sans prononcer une parole, avec une émotion immense, ce visage livide et défait où la douleur avait mis son empreinte, ces grands yeux humides et noyés, ces lèvres pâles et frémissantes.

Puis soudain, attirant Germaine par un geste rapide, elle l'enveloppa de ses bras, elle la pressa contre sa poitrine, et, toujours silencieusement, elle couvrit de baisers ses cheveux, son front, ses joues, et ces deux femmes, dont une faute presque semblable avait perdu la vie, mêlèrent leurs caresses et leurs larmes.

— Maintenant, MA FILLE, écoutez-moi ! dit Henriette en appuyant sur ces deux mots que nous venons de souligner, Dieu m'est témoin que je vous aime. Mon cœur garde pour vous des trésors d'indulgence. Ecoutez-moi ! comprenez-moi ! C'est une autre voix que la mienne qui va vous parler par ma bouche ! c'est une voix d'en haut, une voix sainte qu'il faut entendre avec respect et à laquelle il faut obéir humblement. Germaine de Grandlieu, votre place n'est point ici !

— Ma mère ! .. s'écria André.

— Il n'y a qu'un seul coupable, reprit Henriette en s'adressant à lui, et ce coupable c'est toi, mon enfant ! .. Cesse donc de m'interrompre. Ne rends pas plus pénible encore l'accomplissement du devoir sacré que m'impose ma conscience !

— Parlez, madame, balbutia Germaine et quelles que soient les choses que vous ayez à me faire entendre, je les écouterai, je vous le jure, comme si Dieu daignait s'adresser lui-même à la plus humble de pécheresses. Ma place n'est pas ici, dites-

vous. Ah ! je l'avais déjà compris. . . Votre fils le sait bien et peut vous l'affirmer. . . Mais en regardant autour de moi je ne vois que le vide. . . Où aller pour traîner ma vie dans le repantir et dans les larmes ? Dites-le-moi, madame, car en vérité je l'ignore. . . Où est ma place ? ..

— Dans la maison de votre mari, répliqua Henriette avec formoté.

André fit un mouvement de stupeur.

Germaine frissonna.

— Oui, continua mademoiselle d'Auberive dans la maison de l'honnête homme qui par vous a reçu l'une de ces blessures dont on souffre jusqu'à la mort ! Ah ! c'est effrayant, je le sais, et tout votre être se révolte, mais ce n'est pas en vain qu'on transgresse les lois divines ! Le châtement doit suivre la faute. C'est par les grands sacrifices que se rachètent les grandes erreurs ! L'âme tombée se relève dans l'expiation !

— Oui, vous avez raison, madame ! murmura la vicomtesse. En vous écoutant, je sens mes yeux s'ouvrir, et je comprends que je suis lâche ! .. Parlez ! .. ordonnez ! que dois je faire ?

— Tomber aux genoux du vieillard offensé par vous ! .. répondit Henriette, tandro vers lui vos mains suppliantes ! — imposer silence à votre cœur, en chasser l'amour défendu... l'ouvrir au repentir sincère, fouler aux pieds votre orgueil et crier à votre mari : J'ai péché ! j'ai péché contre le ciel et contre vous... pardonnez-moi ! .. pardonnez-moi ! ..

— Ah ! répliqua Germaine il ne pardonnera pas pas ! Il ne peut pardonner ! ..

— Pourquoi ! ..

— Il a lu mes lettres, mais j'aimais innocemment, mais il va me croire coupable plus que je ne le suis. Il ne daignera pas même m'écraser de sa colère, poursuit la jeune femme ; il me fêtrira de son mépris ! il ne verra dans mon humilité et dans mon repentir qu'un mensonge de plus, qu'une hypocrisie nouvelle. . . il me repoussera. . . il me chassera. . .

— Eh bien ! mon enfant, s'il vous chasse, répondit Henriette la position ne sera plus la même, et alors j'offrirai l'asile qu'en ce moment je dois vous refuser ! .. Cette maison deviendra la vôtre. . . Nous y vivrons ensemble, dans une solitude absolue, car fatalement votre présence, vous le comprenez bien, en bannira mon fils. . . En franchissant le seuil du logis habité par sa mère et par vous, André braverait Dieu et offenserait sa mère ! ..

L'ardente rougeur de la fièvre colora brusquement le pâle visage de Germaine et lui rendit pour un instant l'éclat de sa juvénile beauté.

— Madame, s'écria-t-elle avec une exaltation manifeste, vous m'avez tout à l'heure appelée *votre fille*. Eh bien ! je serai digne de ce titre, vous avez commandé, j'obéis ! Vous m'avez montré le chemin, je vais le suivre ! Je suis prête à tous les sacrifices et résignée à tout subir, mais ne me demandez plus de reprendre mon cœur à André, je ne le pourrais pas ! Et maintenant, *ma mère*, embrassez-moi, priez pour moi, je rentre chez M. de Grandlieu.

— Avez-vous cru, pauvre enfant, que je vous y laisserais aller seule ? demanda vivement Henriette.

— Et qui donc, balbutia Germaine, qui donc m'accompagnerait ?

— Moi, ma fille ! Je vais avec vous.

### III

Lorsque Henriette d'Auberive et Germaine arrivèrent à l'hôtel de Grandlieu, porte donnant accès sur le trottoir de la rue Saint-Honoré était largement ouverte et le concierge, pour la première fois de sa vie peut-être, avait abandonné la loge où trônait d'habitude sa personne imposante.

Les deux femmes traversèrent la vaste cour, gravirent les degrés du perron et pénétrèrent dans le vestibule où trois ou quatre valets de pied causaient à demi-voix avec une sorte d'effarement.

Ces valets prirent une attitude à la fois respectueuse et